

L'inadéquation de la réalité

Maxime Raymond Bock

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bock, M. R. (2015). L'inadéquation de la réalité. *Moebius*, (144), 15–20.

MAXIME RAYMOND BOCK

L'inadéquation de la réalité

J'ai rencontré Philippe à l'université. Il ne participait jamais en classe, se retirait pour aller fumer à la pause, et disparaissait à la fin du cours. Mais la session suivante, il nous a fallu nous parler dès la première séance d'un atelier de fiction, et on était amis avant même la deuxième. Ses histoires n'étaient pas si bonnes mais elles étaient meilleures que les miennes. À cette époque j'avais déjà la conviction que j'étais à ma place en littérature parce que j'avais accepté la place qu'elle occupait en moi, je n'avais qu'à continuer à lire et à écrire, c'était ma manière d'affronter le monde, et je sentais que par un jeu d'équilibre à la progression encore impossible à prédéterminer j'allais un jour parvenir à publier quelque chose. Philippe n'avait pas cette conviction, il portait le doute en lui partout où il allait et se considérait comme un imposteur, mais il désirait néanmoins y arriver, il lisait et écrivait tout le temps lui aussi, et souhaitait faire des livres sous le radar qui grossiraient lentement un œuvre dont on reconnaîtrait la valeur vers la fin de sa vie, il rêvait de contre-culture le cul sur les bancs d'école, s'habillait comme un grand-père et collectionnait les A+. Il allait dîner seul sur le dernier palier d'une cage d'escalier qu'il avait découverte dans un racoin où personne n'allait jamais, palier qui ne donnait sur aucune porte, mais sur un jeu de manivelles et de valves qui poussaient comme des excroissances sur une énorme tuyauterie rouge. Il m'y avait emmené un jour pour me montrer deux voyants lumineux qui clignotaient lentement, à une vitesse presque identique, mais décalaient inévitablement pour se rattraper au bout d'une minute.

Parmi les amies de ma blonde Alice il y avait Jasmine, arts visuels, grande blonde ronde à la nuque rasée, habillée comme une grand-mère. Philippe et elle sont tombés amoureux et ne se sont plus lâchés. Il en a été transformé. Son air bête, davantage dû à la gêne et au manque de confiance en lui qu'à la condescendance dont on le taxait souvent, a disparu dès leur rencontre. Il n'avait plus de raison d'aller s'enfermer dans sa cage d'escalier, les menaces qu'il percevait dans la foule, derrière les murs ou dans les couleurs terreuses des corridors de l'université s'étaient évaporées. Il est redevenu le gars amène et sympathique qu'il avait été avant d'entrer dans l'épreuve de la vingtaine, celui dont il me parlait comme d'un vieil ami qu'il aurait aimé garder proche.

Leur amour a magnifié leur intensité; c'en était un d'excès, ils étaient ivres chaque jour, ils s'intoxiquaient avec polyvalence; combien de paquets de cigarettes nous ont-ils expirés dans le visage, et le cannabis en roulement continu, les pilules qui dilatent les pupilles autant qu'elles atrophient les émotions les lendemains d'insomnie synthétique, la poudre tentatrice l'emportant sur la mesure quand la soirée déborde, le tout avec un réel enthousiasme. En moins de deux mois, Philippe avait intégré le loft de Jasmine, dont ils ont fait un fouillis de livres, de piles de feuilles effondrées, de canevas empilés ici et là, de tubes de peinture à l'huile vides enroulés sur eux-mêmes, d'objets disparates devant éventuellement être intégrés à une toile ou à une sculpture, de cendriers débordant sur chaque surface comme les litières puantes s'épandaient au sol, de bouteilles de bière où stagnait une bouillie de mégots qu'on envoyait rouler dans les coins d'un coup de pied en se levant du sofa. Malgré les excès, les résultats de Philippe sont demeurés près de la perfection, et ceux de Jasmine se sont nettement améliorés, ils lisaient enlacés sur le récamier victorien que les chats vidaient de sa bourre, ils choisissaient les mêmes cours optionnels, arrivaient en retard partout en prétextant, hilares, des raisons ridicules. Il ne faisait aucun doute qu'ils étaient heureux ensemble.

Entre-temps j'avais réussi à publier un premier roman. Philippe travaillait fort sur ses projets. Après trois ans à vivre la pédale au fond, Jasmine est tombée enceinte ainsi qu'ils

le souhaitaient tous les deux. Ils ont fait un peu de ménage et Jasmine a réussi à traverser les premières semaines de sevrage sans tout démolir. Bien que conçue un soir de soulerie et baignée dedans durant les deux semaines qui ont précédé le test de grossesse, leur fille Florence n'a eu aucune séquelle, elle y a peut-être au contraire gagné ses joues roses, sa bonne humeur et sa démarche pataude qui a fait rire tout le monde jusqu'à ce qu'elle s'habitue à ses savates vintages nettement plus belles que confortables.

La fatigue des nouveaux parents pesait lourd sur Philippe, il me parlait des merveilles de sa fille avec un engouement que son regard rendait mal. J'ai publié un deuxième roman pendant qu'il continuait de travailler dans la réclusion son premier manuscrit. L'agoraphobie revenue l'a bloqué sur le seuil de la librairie où se tenait mon lancement. Quand Alice a accouché de notre fils Jules, Jasmine et Philippe sont venus à la maison dès qu'ils l'ont pu pour le rencontrer et nous féliciter. Philippe a pris mon fils dans ses bras, l'a regardé longtemps de très proche, et n'a pu contenir des larmes, de joie bien entendu, qui ont coulé jusqu'au souper.

Il a enfin publié son roman. L'excitation de la première publication lui a permis de passer à travers son propre lancement dans la bonne humeur, et même de faire quelques entrevues à la radio que ses envies de vomir n'ont pas ruinées. Quelques semaines de calme se sont ensuivies, mais le livre a par la suite décollé irrésistiblement, et il nous a semblé que Philippe perdait pied. Personne ne s'attendait à une si belle réussite, et s'il n'en était pas le seul surpris, il était certainement le seul à ne pas s'en réjouir. Il minimisait systématiquement les félicitations, haïssait les photos officielles qui balafrèrent maintenant tous les cahiers Spectacles et la méprise générale sur son compte, fruit de l'ère de médiocrité qu'on subissait, il refusait désormais les entrevues, discourait sans arrêt des lacunes qu'il trouvait à son œuvre et de l'absurdité de louer un livre chargé d'autant de violence et de désespoir. Un jour pendant qu'on dînait, Philippe, jusque-là silencieux, m'a dit soudain qu'il avait quelque chose de très sérieux à m'annoncer. Muet quelques secondes encore, il a fini par craquer et on a dû sortir du café pour aller marcher au parc en face. Je m'attendais à une catastrophe. Après

quelques déclarations mélangeant Bourdieu, Eco, Debord, Genette, Propp, Bakhtine et Aquin, et des commentaires sur l'inadéquation de la réalité, il m'a informé en renâclant que le comité du Grand Prix du livre de Montréal avait contacté son éditeur pour lui annoncer en primeur que son livre serait en lice cette année. Je l'ai écouté de mon mieux avant de partir à mon séminaire, soupçonnant qu'il y avait peut-être effectivement là une manière de catastrophe, une lézarde qui allait crevassant un peu trop loin. Il n'a pas assisté à la cérémonie de remise du prix, et nous a dit par la suite que de ne pas l'avoir gagné était la meilleure chose qui s'était produite dans sa vie, mise à part la naissance de sa fille.

J'ai publié un troisième roman. Philippe disait travailler sur quelque chose de gros et nous parlait d'intrigues parallèles, sans nous en dévoiler grand-chose. On ne le sentait plus là, il était constamment épuisé. Jasmine sortait de plus en plus souvent sans lui, avait perdu nettement plus de poids qu'elle n'en avait pris durant la grossesse, s'était remise au cannabis malgré qu'elle allaitait encore. Leur ivresse quotidienne était de retour, le loft redevenu un fouillis inqualifiable dans lequel se faufilait désormais une enfant, et s'étaient ajoutés dans quelques pièces des petits pots de chambre qu'ils ne vidangeaient pas aussi régulièrement qu'ils auraient dû. La nouvelle de leur séparation nous a fait très mal. Philippe a disparu de nos vies durant presque deux ans.

*

Il m'a fallu un moment pour le reconnaître quand je l'ai croisé au métro Laurier un après-midi de fin d'automne, et pas seulement à cause de ses verres fumés. Son front avait reculé, il portait une barbe prématurément poivre et sel, il avait maigri sans que ça ne l'allonge et il était ramassé sur lui-même, peut-être était-ce son sac, qui semblait lourd et le tirait sur le côté. Il a eu l'air aussi content qu'on se croise que je l'étais et je l'ai invité à notre brunch de la fin de semaine où il y aurait plusieurs familles. Ça lui adonnait, il avait la petite.

La harde d'enfants les a accueillis dans le portique, la petite s'est enfargée dans les bottes et déjà Alice, enceinte

de notre troisième, aidait Florence à se relever pour lui retirer son manteau et l'envoyer avec les autres enfants. C'était un dimanche comme à l'habitude : les plats à partager occupaient toute la table et une partie du comptoir, on ne refusait pas les tournées de mimosa, de petits groupes discutaient à la cuisine et dans la salle à manger ouverte sur le salon, les enfants vidaient les coffres et les étagères, se chamaillaient, les benjamins nous tiraient la manche pour un jus ou un pipi quand les aînés refusaient de s'occuper d'eux. Au sein de cette effervescence cheminait péniblement Gustave, notre vieux labrador au regard opacifié d'un voile de lait, lent mais toujours heureux de se faire donner de l'affection par les enfants au passage. Assis devant le sofa, il donnait mollement la patte pour une caresse ou une crudité après qu'on avait vérifié et cru à tort que les adultes ne regardaient pas. Couché sur le côté, léchant parfois une main ou un orteil gigotant, il se laissait flatter le ventre et gratter le menton en tapant au sol de la queue, un lourd coup à la seconde.

Philippe a fait le tour pour saluer tout le monde. Ceux qui le connaissaient étaient ravis de le revoir, ceux qui ne l'avaient jamais vu l'étaient tout autant de le rencontrer et le complimentaient sur son livre. Il acceptait les éloges d'un hochement de tête, le sourire contraint. Il a pris part à quelques conversations, nous a conté que son gros projet aux intrigues parallèles avançait toujours et qu'il espérait en terminer le premier jet peut-être l'an prochain, que sa job de sous-titreur lui permettait de vivre correctement. Peu à peu il s'est tu pour écouter en hochant la tête les discussions, et a fini par aller du côté des enfants où il pouvait dessiner, diriger le théâtre de marionnettes et organiser la piste de course. Au bout d'un moment j'ai remarqué qu'il était dans la lune, immobile sur le fauteuil au milieu d'un tourbillon de lucioles, de monstres et de pompiers. Je l'ai appelé et invité à venir jaser, il m'a expliqué qu'en fait il n'était pas rendu plus loin qu'au quart de son manuscrit, on a ri de la disparition du Parti québécois, de ses chicanes absurdes avec ses voisins d'en haut, du fait qu'il n'avait toujours pas eu d'autre femme dans sa vie depuis Jasmine. Il me contait tout ça avec bonne humeur. J'étais étonné de voir combien il avait vieilli rapidement,

c'étaient surtout ses yeux, où les rides faussaient son rire d'une touche de tristesse.

On en était à se conter nos bonnes vieilles beuveries du bac quand un lourd grognement suivi d'un jappement et de cris suraigus ont glacé tout le monde une seconde avant que la cohue n'éclate. Je me suis précipité au salon. C'était Florence qui criait en se tenant une main sur le ventre, des enfants pleuraient près d'elle et d'autres se tenaient pétrifiés à bonne distance du vieux Gustave, qui était vite allé s'asseoir au fond de la pièce, piteux mais sans animosité. Les parents cherchaient leurs enfants et les tiraient à l'écart, insistaient, la voix rapide et tremblante, pour savoir s'ils pleuraient parce qu'ils étaient blessés. Les miens arrivaient des chambres par le corridor, attirés par l'agitation. Alice s'était lancée sur Florence, je me suis rendu à la salle de bain pour prendre la trousse de premiers soins. J'en suis sorti juste à temps pour voir Philippe, un couteau de boucher à la main, se placer derrière Gustave et lui passer la main sous le menton comme pour le lui flatter, mais en fait pour le museler d'une serre de rapace, et lui trancher la gorge, non pas d'une entaille franche et nette comme dans les films, plutôt d'une série de va-et-vient dans la chair et les os résistants. Gustave a faibli sous sa poigne et glissé au sol. Philippe lui a planté en grondant le couteau dans le poitrail. Il allait récidiver mais s'est figé, la lame rouge pointant vers le corps, puis a lâché le couteau et s'est affaissé à son tour.

Quand les sirènes se sont fait entendre, il était toujours assis immobile, les mains et les vêtements ensanglantés, seul avec le cadavre de Gustave au fond d'un vide qui s'était créé dès que l'attention chaotique accordée aux enfants avait braqué sa focale sur lui. Dans d'autres pièces, les adultes essayaient d'habiller leur progéniture paniquée, incapables de joindre les attaches des fermetures à glissière. Florence hurlait, enfermée avec Alice dans la salle de bain, sa main déjà oubliée, où des traces superficielles de crocs guériraient dans la semaine. Policiers et ambulanciers ont peiné dans la foule du vestibule. Les gyrophares rouges et bleus alternaient sur les murs du salon à un rythme irrégulier et se synchronisaient aux deux secondes.